

LA MUSIQUE DE "PENDANT-GUERRE"

Des rêveurs s'étaient sans doute demandé comme moi, vers les années 1910, 1911, et autres, de quelle appellation serait dotée, un jour, cette époque qui était la nôtre, et que nous sentions intense, personnelle, définie.

Nous savons maintenant ce nom que nous ignorions alors, et que nous n'attendions que de l'Histoire. Voici : nous étions ceux de l'*avant-guerre*.

Un tel vocable nous indique d'avance celui qui désignera Demain. Ne parle-t-on pas déjà beaucoup de l'*après-guerre* ?

Economie, art, science, toutes préoccupations du temps de paix, se préparent à recommencer leurs efforts. L'*après-guerre* s'ouvre devant nous comme un monde nouveau.

Or, que la littérature ait déjà trouvé des sujets nouveaux du fait des hostilités, que la peinture ait ses artistes officiels conviés à commémorer l'enfer des frontières, que la musique se soit essayée, encore que bien timidement, à orchestrer le vacarme héroïque actuel, tout cela nous montre qu'il est, entre l'avant et l'après-guerre, un *pendant-guerre* dont il faudrait peut-être se dépêcher de tenir compte, car c'est une époque qui ne peut durer longtemps, quelles que soient les dimensions de l'épreuve réservée à la patience des nations intéressées, à savoir presque toutes.

Les quelques concerts qui nous restent attirent du monde. Le miracle de la musique subsiste donc malgré tout. Avant la guerre c'était déjà beau que des gens se dérangeassent pour autre chose que leurs ambitions et vanités, et vinssent pieusement, chaque dimanche, écouter, comme d'autres communient. C'est sans doute ce qu'il y a de religieux dans la musique qui lui attire encore des fervents à l'heure présente. Ce reposoir devient une nécessité parmi les angoisses accumulées, nuages noirs à tous les horizons. Peut-être même les auditoires des concerts ne seront-ils jamais plus aptes qu'au cours de ce *Pendant-Guerre* formidable. L'occasion, — terrible occasion ! — serait-elle venue, face aux affres publiques, d'élargir enfin le royaume musical si malheureusement restreint ?

Quoi qu'il en soit, il y a intérêt, sans attendre demain, à soigner nos programmes musicaux. Ce serait, dans tous les cas une préparation de ce bel et proche avenir espéré par nous tous, que de chercher déjà ce qui, dans le domaine musique, va participer à l'universel renouveau.

Quelques essais, ou, pour mieux dire, projets, se dessinaient, de çà, de là, peu de temps avant la guerre. La grande interruption qui, subitement, a tout arrêté, ne nous a pas permis d'entrevoir où nous allaient mener les dits projets.

Plusieurs sociétés, les unes modestement, les autres avec éclat, annonçaient alors leur intention, je dirai géographique, de présenter au public des œuvres musicales de tous pays, et c'était, certes, une idée féconde, car il doit exister, au fin fond des empires, royaumes, républiques, au cœur des continents et des îles, tout au bout des mers, d'inconnues richesses, mettons

aussi des pauvretés inconnues, qui rafraîchiraient à propos nos programmes, ces citrons vides de jus que l'on sert à notre envie de jeunesse musicale. En outre et surtout, ces nouveautés pourraient inspirer nos génies d'aujourd'hui, s'il en est d'inconnus, comme les Javanais de l'exposition de 1889 inspirèrent, dit-on, Debussy.

Je me souviens fort bien d'un concert donné vers 1912, où, sur un instrument dont la forme tenait du homard et de la jonque chinoise et qu'accompagnait un orchestre exotique, il nous fut joué, sous les titres de *Gamelang palag* et de *Gamelang salandro*, quelque chose de délicieusement étrange et étranger qui valait bien, après tout, pour le plaisir et l'éducation de nos oreilles, les passionnantes beautés de Guillaume Tell exhumées par Camille Chevillard.

Sans aller jusqu'en Asie, il serait intéressant de reprendre ces rêves d'avant-guerre auxquels nous devons, somme toute, la juste notoriété d'un Albeniz et d'un Granados. N'est-ce pas l'une de nos gloires nationales d'être le pays de la consécration artistique ? Un brevet de talent ou de génie donné par la France a toujours tenté les efforts de l'étranger, et doit continuer à les tenter. Sinon il y a pour nous diminution.

Un peu avant 1914, on avait l'intention, dans le monde des concerts, de s'occuper beaucoup de l'Europe. On s'en est occupé beaucoup, de l'Europe, en effet, mais rien qu'au point de vue de la musique de danse, ou plutôt de grande danse...

L'Allemagne avait naturellement sa place dans ce vrai concert européen d'avant-guerre, et personne n'a encore oublié, je pense, telles silhouettes de chanteuses à bandeaux austères, de ténors à lunettes, sans doute docteurs en chant, qui s'avançaient parmi les pupitres de l'orchestre avec un air de professeurs protestants, et se mettaient à roucouler comme des pigeons.

L'Allemagne sera désormais représentée pour nous par le signe « moins », même en musique. Ne regrettons rien. Son passé nous appartient. J.-S. Bach est un père de l'Eglise musicale et restera, comme bien d'autres Germains d'antan, ce qu'il n'a cessé d'être pour nous. Mais ce ne sont pas des vivants comme Richard Strauss qui nous manqueront énormément. Pour ma part je préfère encore Guillaume Tell aux redites bien déguisées de ce Boche, puisqu'il faut lui donner son nom. Nonobstant quelques belles pages, le ballet de Faust de Gounod devenu fou, le *Beau Danube bleu* du premier du nom cuisiné diaboliquement, je les ai entendus, je le jure, à travers le tapage de R. Strauss, où des marmites éclataient déjà.

Toujours vers 1912, un Benjamin Dale, Anglais, nous arracha des soupirs, parce que nous espérions mieux de l'Angleterre musicale contemporaine. La guerre y est peut-être en train de susciter un génie attendu. D'ailleurs, il ne reste à l'Alliance rien à souhaiter quant à la richesse musicale. Notre école française est là, toute vivante. La Russie et son jeune père de l'Eglise à peine mort : Moussorgski ; la Russie et tout son Dostoïevsky musical, nous a versé des fleuves de beauté mélodique, symphonique, vocale, orchestrale ; elle nous en réserve encore, certainement. Elle a inspiré les maîtres de notre école française, elle en inspirera d'autres, grands et petits. Ce sont ses glaçons et ses givres qui brillent, même dans les musiques des freluquets de la manie moderne, partout où l'on est certain qu'à l'orchestre un moment viendra, fatal, où, parmi les éclats de verre du celesta, les soliloques du basson Debussyste, l'entrée sans avertissement des trombones wagnériens ou bien la fuite de gaz des chante-

relles à l'unisson, on entendra, sous les espèces de la trompette bouchée et du triangle, la pincette tomber, et la pendule sonner la demie. Pourquoi les pasticheurs n'ont-ils pas leur cœur d'assises comme les faux-monnayeurs ?

Pour rester chez nos alliés : la Roumanie possède son Enesco, dont la *Rhapsodie* et l'*Octuor* ne sont pas sans mérite. Il peut dormir des trésors musicaux dans ce pays du tzigane-né. L'Italie vériste, grand fournisseur de l'orgue de barbarie, peut avoir des surprises à nous réserver, autres que les endormantes mélodies d'un Martucci, dont l'inspiration confond si gentiment Gounod et Schumann, ou bien la *Semirama* d'un Ottorino Respighi, ou encore le *Couvent sur l'Eau* d'un Casella, adroites resucées de Sheérazade, œuvres de garçons qui connaissent bien, si l'on peut dire, leur syntaxe orchestrale, mais n'ignorant pas assez leur Rimsky et leur Debussy. Espérons beaucoup de leur jeunesse très savante, prête, bien armée pour le jour de l'inspiration tout à fait personnelle.

Pour continuer à rester avec nos alliés, je sais, par mes voyages, quelles beautés attendent patiemment les inspirés, du côté de l'Egypte, au fond des demeures musulmanes où gémissent les voix insoupçonnées des chanteurs et des chanteuses arabes, aux sons d'un orchestre resté le même, à peu près, depuis les Pharaons.

Il faudrait des voyageurs de musique. Ils importeraient plutôt qu'ils n'exporteraient. Les uns iraient très loin, les autres très près. Le génie en chambre peut se découvrir dans notre simple, grande et féconde province française. Camille Mauclair a bien raison de protester. Il est temps que l'ère de *Viens Pourpoule* devienne une chose impossible chez nous, et infamante.

Pour conclure : profitons du Pendant-Guerre, qui nous lie étroitement à tant de nations, pour chercher, aussi bien chez nos alliés que chez nos neutres, bref, dans tous les domaines où nous avons des sympathies, pour, dis-je, chercher, — créateurs ignorés et nouveautés certaines, — des sources.

Et qu'on ne murmure pas qu'il est sacrilège, de la part de l'arrière, de se préoccuper de musique tandis que la bataille dure encore. La guerre, en tous temps et aujourd'hui, n'a existé et n'existe, après tout, qu'en vue de la vie civile.

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

